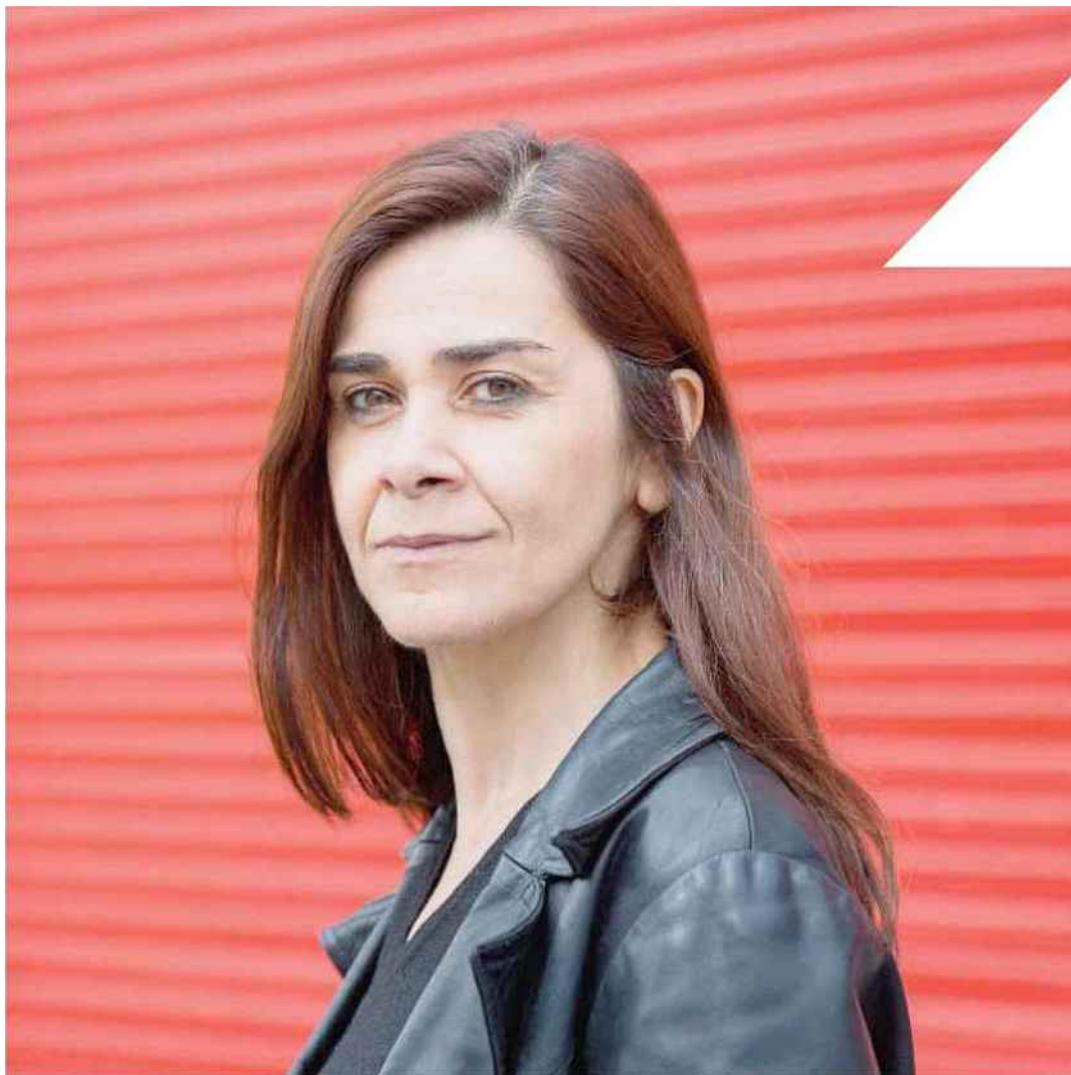




Portrait

« Révélation » de la rentrée littéraire, Négar Djavadi signe un premier roman tour à tour grave, drôle et émouvant.

Philippe Matsas/Opale/Leemage



Négar Djavadi

*Scénariste, réalisatrice,
écrivain*

Se désintégrer pour prendre racine

Née en Iran, installée en France, cette scénariste donne sa définition de l'exil et de l'intégration dans « Désorientale », son premier roman.



Elle court, elle court, Négar Djavadi. Depuis la parution, fin août, de son premier roman, son agenda déborde de rendez-vous avec des journalistes, avides de faire connaître l'une des « révélations » de la rentrée littéraire. Soutenu par les libraires et encensé par la critique, réimprimé quatre fois, le livre s'est déjà vendu à 35 000 exemplaires. Ce n'est pas fini, puisque les États-Unis et l'Italie viennent d'en acheter les droits. Un succès dont cette scénariste de 46 ans, réservée mais chaleureuse, ne parvient pas à prendre la mesure : « *Je suis encore sous le coup de l'appel de Liana Levi* (son éditrice, NDLR) *m'annonçant qu'elle allait publier mon manuscrit, à peine dix jours après que je le lui ai envoyé!* »

Tour à tour grave, drôle et émouvant, *Désorientale* (1) retrace l'odyssée de Kimiâ Sadr, fille d'opposants au chah d'Iran puis à l'ayatollah Khomeiny, contrainte de s'exiler en France au début des années 1980. Une fiction, précise l'auteur, même si cette histoire ressemble à la sienne. Comme son héroïne, Négar Djavadi a été scolarisée au lycée français de Téhéran, élevée dans le culte du pays de Voltaire, Hugo et Sartre. Comme elle, elle a grandi dans la terreur du service de renseignement du chah, la Savak, qui scrutait les faits et gestes de son père, célèbre intellectuel sur lequel pèse toujours une fatwa. Toutes deux partagent aussi l'humour, la conviction qu'« *il y a toujours une place pour le rire, même au fond du trou* ». La dérision et l'ironie comme antidotes au drame.

« *Je voulais écrire une saga fa-*

miliale qui raconte l'histoire assez incroyable de l'Iran ces dernières décennies », souligne l'écrivain. Histoire douloureuse, mouvementée, mais aussi méconnue, objet de craintes et de fantasmes dont Kimiâ sera sommée de se justifier, devenant aux yeux des Français la représentante d'un « *pays moyenâgeux, fanatique, en guerre contre l'Occident* ».

L'Iran dont se souvient Négar Djavadi possède un autre visage. C'est celui, américanisé, des années 1970, où les filles portaient les cheveux courts et les garçons de longues tignasses, où la télévision diffusait des westerns avec John Wayne, les films de Lubitsch, de Capra et de Billy Wilder, qui lui donneront le goût du cinéma. C'était avant la révolution islamique, avant qu'elle ne doive, à 11 ans, fuir Téhéran avec sa mère et ses sœurs, traversant les montagnes glaciales du Kurdistan pour rejoindre la Turquie, puis la France. Ici s'acheva l'enfance.

Mourir un peu pour se reconstruire ailleurs. S'intégrer, disent-ils. Négar Djavadi, elle, parle plutôt de « *désintégration* ». « *Lorsqu'on arrive dans un pays qui n'est pas le sien, on est déjà plein d'une autre culture*, explique-t-elle. *Il faut forcément s'en vider un peu pour accueillir de nouvelles choses, comme on ferait de la place sur un disque dur.* »

De son pays d'origine, elle a gardé le goût des autres, un besoin vital de se lier, de parler, simplement pour conjurer la peur. « *L'Iranien n'aime ni la solitude ni le silence – tout autre bruit que la voix humaine, même le vacarme*

d'un embouteillage, étant considéré comme silence, écrit-elle. *Si Robinson Crusoe était iranien, il se laisserait mourir dès son arrivée sur l'île et l'affaire serait faite.* » L'individualisme est peut-être ce qui l'a le plus frappée à son arrivée en France. « *J'ai découvert des choses que je ne connaissais pas : la misère affective, la solitude, l'abandon... En Iran, l'ennemi était bien identifié. Il y avait d'un côté les gentils, de l'autre les méchants, comme dans un film américain. Ici, le mal est plus subtil.* »

Négar Djavadi ne s'y habitue pas et ne se prive pas de le dire. Si elle a compris quelque chose, c'est qu'il faut oser : avoir le courage d'épingler les travers d'un pays dans lequel on n'est pas né mais qu'on a patiemment fait sien, savoir le critiquer pour mieux l'aimer. Et s'emparer sans complexe de sa langue, ce français qui l'a longtemps intimidée et qui est désormais son terrain de jeu. Cette leçon d'audace, elle l'a en partie apprise d'un autre écrivain en exil, Salman Rushdie.

Qu'on ne lui demande pas de choisir entre Orient et Occident. Le cœur de l'enfant est resté là-bas, celui de l'adulte s'est ancré ici et, avec le temps, il a recommencé à vibrer. Quelques heures auparavant, alors qu'elle était invitée dans une émission de radio en persan, Négar Djavadi s'agaçait de chercher ses mots dans sa langue natale. Elle ne savait plus comment dire « tristesse ». Le mot s'était envolé. Encore un signe de sa « *désorientalisation* » ? À moins que, dernièrement, ce sentiment ne l'ait un peu quittée.

Jeanne Ferney

(1) Éditions Liana Levi, 352 p., 22 €.



Son inspiration. Le pianiste canadien Glenn Gould

« J'admire les gens qui creusent le même sillon pendant des années, sans regarder à droite ni à gauche. Glenn Gould me vient à l'esprit, car je l'écoute très souvent, et peut-

être aussi parce que j'ai failli devenir pianiste classique. Il était dans une sorte de persévérance obsessionnelle, d'acharnement. Je me reconnais assez dans ce côté mono-

maniaque. Pour écrire Désorientale, j'ai travaillé tous les jours pendant trois ans, de 4h30 à 7h30 du matin. Je savais que cette discipline était le prix à payer pour y arriver. »